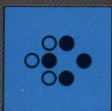


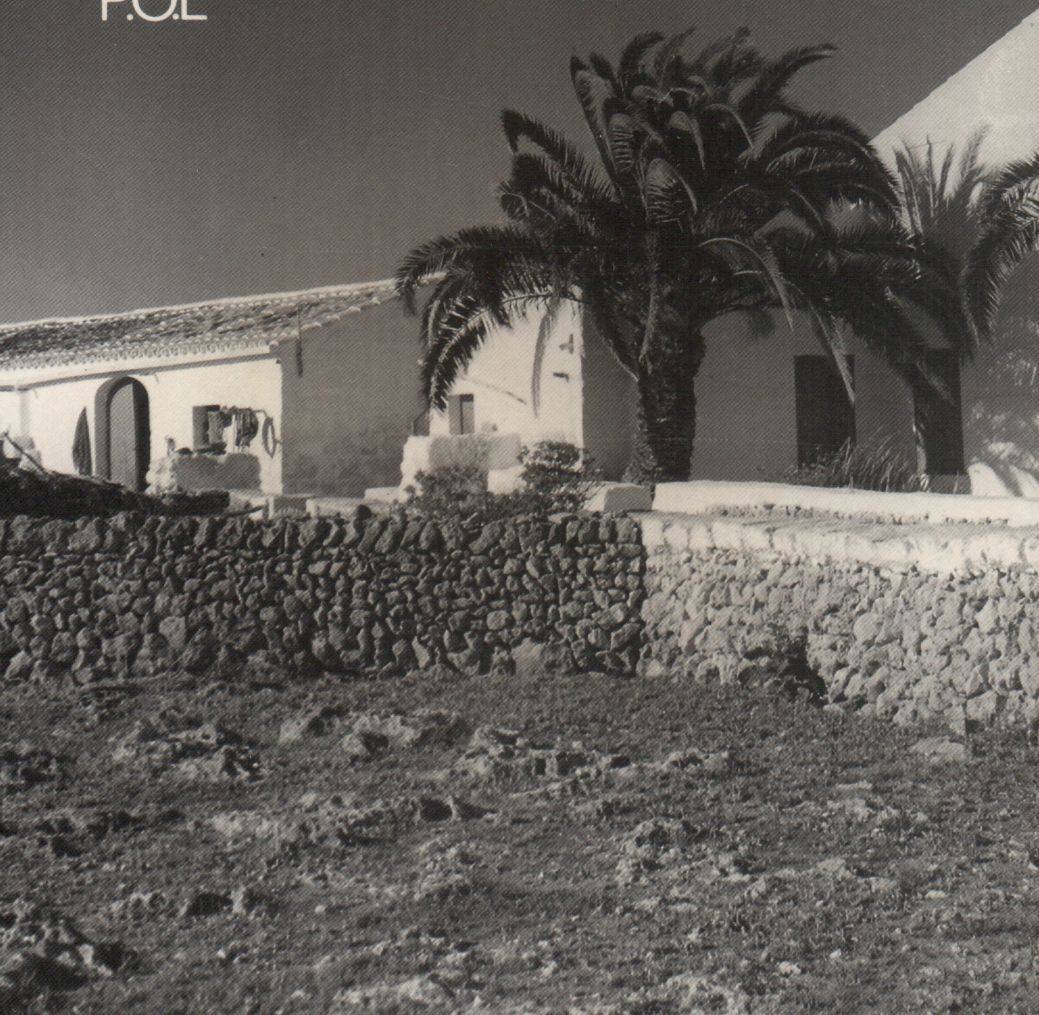
La chambre d'ivoire

Richard Millet

Récit



P.O.L





La chambre d'ivoire

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

L'INVENTION DU CORPS DE SAINT MARC, 1983.
L'INNOCENCE, 1984.
SEPT PASSIONS SINGULIÈRES, 1985.
L'ANGÉLUS, 1988.

Chez d'autres éditeurs

LE SENTIMENT DE LA LANGUE, Champ Vallon, 1986.
LE PLUS HAUT MIROIR, Fata Morgana, 1986.
BEYROUTH, Champ Vallon, 1987.

Richard Millet

La chambre d'ivoire

récit

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1989
ISBN : 2-86744-151-X

Il arrive même que je chante dans
mon sommeil et mon chant est si pur et
si noble qu'il plane sur mes journées et
m'empêche de déchoir.

Marcel Jouhandeau
(*Algèbre des valeurs morales*)

I

Le sommeil occupe une place toujours plus importante dans ma vie. J'aime l'obscurité avec la passion de ceux que terrifient les après-midi lentes et le bleu du ciel. Je prolonge mes nuits à l'excès ; passe les heures méridiennes dans des sommes ou des stupeurs provoquées, d'où me tirent souvent des cauchemars ; vis rideaux tirés. Le peu de lumière qui pénètre dans mes chambres suffit à me renseigner sur l'éclat ou le gris des jours. Cette incertitude me plaît. Je finirai par ne plus distinguer la nuit du jour.

En vérité, c'est moins dans le sommeil que je veux me plonger qu'en moi-même — en cette nuit à quoi l'on aime peu songer et que seul atteint sans doute l'être dont je puis aujourd'hui dire qu'il fut ma véritable profondeur. J'ai trop souvent tenu pour feinte la haine ou l'indifférence des gens à mon égard, et pour manifestation d'amour-propre l'intérêt qu'ils ont pu me montrer. Je les ai méprisés avec outrance ; en ai estimé durablement quelques-uns ;

me suis cru épris de plusieurs femmes. Il m'a fallu bien des années pour considérer que c'était moi que je haïssais, qui étais indifférent ou plein d'amour-propre. L'indifférence m'est à présent, comme la solitude, une délectation muette. Je ne cesse d'en mesurer les conséquences. Elle ne justifie nullement le besoin de confesser certains épisodes de ma vie : la hâte qui me pousse à cela n'est que manière de rester au plus bas du murmure, au plus près du secret, au plus vif de cette nostalgie qui seule me sépare encore de moi-même. C'est enfin le dernier temps que je dérobe au sommeil.

II

Je suis né dans une ville du Midi où la brique est violette, les édifices sévères, les trottoirs recouverts de petits galets tirés du fleuve. Au fond, c'est une ville que je connais peu et dans laquelle je ne cesserai pas d'être l'enfant qu'effrayaient la lumière crue, les vieillards grimaçants, les larges allées bordées de platanes, étouffantes l'été, balayées en hiver d'un vent glacé qui me tirait des larmes. Au fleuve qui traverse la ville, je continue de préférer l'eau verte et immobile du canal qui semble ne venir d'aucun lieu, ni ne mener nulle part.

Je n'aurai guère quitté notre demeure, enfouie dans un parc sombre et mal entretenu, au cœur d'un quartier retiré. S'il me fallait évoquer mes piètres jeux d'enfance, je ne livrerais guère que ceux du soleil sur mon visage ou celui d'Antoine, mon frère : n'étions-nous pas capables de passer des heures à marcher lentement, les yeux clos, cherchant sous les frondaisons calmes des trous de lumière où nous

nous figions ? Nous jouissions de notre immobilité, comme d'autres abandonnent leur figure à une pluie d'orage ou au regard d'une femme. J'aimais aussi, en toute saison, marcher pieds nus sur les dallages froids des pièces d'en bas, tandis que la lumière, traversant les parties en vitrail des fenêtres, déposait sur mes mains et mes pieds des taches mortuaires. Je ne m'ennuyais pas — ou bien l'ennui, dès cette époque, m'était-il devenu si familier que j'ai appris à accueillir comme fâcheux tout ce qui vient rompre la monotonie raisonnée de mon existence.

III

J'appartiens à une famille calviniste, autrefois riche et unie, quoique prompte à la brouille ou à la dispersion. Mon père travaillait le plus souvent en Asie, dont il ne parlait guère, sinon pour dire le dégoût que lui inspiraient ces climats humides ; et son admiration pour le silence de ces peuples lointains ne l'empêchait pas de radoter un peu. Ma mère s'accommodait sans peine de ses absences, régnaient sur la maison avec douceur et fermeté. Elle chantait de très vieux psaumes ; la servante lui faisait répons — et ce contrepoint naïf, limpide, rigoureux, m'immobilisait n'importe où, replié sur moi-même dans une attitude de prière. Quant à mon frère, de trois ans mon aîné, il exerçait sur moi un ascendant absolu, et singulier en ceci qu'il n'en abusait jamais, paraissait même me craindre, et que je n'en étais ni jaloux ni révolté. Nous savions cet état de fait et nous en marquions l'un à l'autre de la reconnaissance — y trouvant une sorte de bonheur, à tout le moins de

paix. Nous étions discrets, voire secrets, en même temps qu'intransigeants, arrogants, excessifs ; nous riions ou nous taisions longuement ; nos colères étaient rares et vives, et nos moments de recueillement profonds.

De la liberté que nous laissaient nos parents, de leur confiance en nous, nous n'abusâmes pas. Nous ne franchissions guère les murs du parc que pour le collège ou le temple. Nos condisciples ne voyaient nulle hauteur dans notre goût du silence : celui-ci valait d'ailleurs à mon frère une aura qui me laissait dans l'ombre et l'insouciance. Qu'on s'en vengeât parfois sur moi m'était indifférent ; il me plaisait même d'être amené — comme par préméditation ou complaisance — à souffrir pour Antoine ; notre ressemblance et notre beauté m'en paraissaient accrues : beauté ni mièvre ni rude, magnifiée par notre ressemblance — ou encore archangélique, à cause de longues boucles châtain dont ce n'était pas alors la mode de les porter telles ; une beauté froide, aussi, avec quelque chose de désespéré, comme figée dans le mouvement qui l'eût portée vers sa féminité. Cette froideur lui ôtait toute ambiguïté mais non son trouble, lui donnant par contrecoup un surcroît de fermeté qui faisait régner Antoine sur les filles du collège, plus tard se précipiter dans les hôtels de passe, ou bien se satisfaire seul dans le parc, non pour se délivrer mais comme s'il eût offert (ainsi que le donnait à croire sa position agenouillée d'orant en extase, près du bassin aux nénuphars) sa semence à des divinités inconnues ou, mieux, à l'absence terri-

ble de divinité et, pensais-je, à la haine de l'engendrement, de la perpétuation.

Il savait que je l'épiais, encore qu'il n'aimât pas montrer son visage défait, dont la nudité était plus grande que celle de son membre dressé. Peut-être souhaitait-il ne pas rester seul, dans ces moments. La seule fois où il m'appela, ce fut probablement par détresse ou dans un redoublement d'orgueil. Je m'agenouillai devant lui, plaçai mes mains en conque près de sa verge pour y recevoir la semence qu'il se soutira dans un silence parfait. Nos regards ne se croisaient pas ; nous ne regardions rien. Je portai mes mains à mes lèvres, goûtai à ce liquide fade. Je ne sais pourquoi je m'en barbouillai la figure, me mis à rire, puis m'allongeai près de l'eau glauque, dans laquelle je me lavai et laissai longuement baigner mes bras.

Je n'ai jamais, en rien, cherché à imiter Antoine. L'imitation ni la répétition n'avaient cours entre nous. Une même étincelle était au creux de nos reins ; mais je sus très vite n'être pas son égal, et ne devais que bien des années plus tard découvrir le plaisir solitaire — à quoi je m'adonne encore rituellement. Il se peut que j'aie, dans ces années-là, désiré mon frère plus qu'aucune des filles dont je m'amourachais : j'emploie ce mot à dessein : il est aussi ridicule que mon air et mon attitude d'adolescent. Sur un regard d'Antoine, j'abandonnais d'emblée la jeune fille courtisée. Sans doute mon frère m'épargna-t-il les niaiseries de l'amour. Cet être, impérial dans la cour de récréation, dans les allées, au bord du canal, savait se montrer des plus familiers, des plus tendres ; il lui

arrivait, quand il était la proie d'une joie sourde, de se glisser dans mon lit, de me serrer très fort en me mordant l'épaule, ou de me laisser, l'un contre l'autre en chien de fusil, presser mon membre dru entre ses fesses. J'en pleurais silencieusement, de bonheur ou de dépit, ou d'incertitude. Antoine se mettait alors à parler, de tout et de rien. Nous nous endormions harassés.

IV

Nous eûmes une sœur. J'avais atteint déjà ma douzième année. D'emblée je la détestai, et crus cette haine partagée par mon frère. Il est vrai que l'enfant semblait accueillie par nous tous dans l'hébétude. J'outrepassai mon rôle ; je proférais, sans me cacher, des malédictions et me livrais, au fond du parc, à de puériles cérémonies funéraires. Antoine me surprit. Il souriait comme s'il eût été seul. Je fermai les yeux, m'attendant à recevoir de lui la première gifle qu'il me donnerait ; depuis la naissance de Léa, je ne désirais peut-être rien d'autre. Il me caressa la joue ; je l'entendis murmurer que ce n'était pas elle, Léa, qui nous séparerait : n'étions-nous pas déjà, et depuis toujours, séparés — et cette séparation n'était-elle pas ce qui nous portait éternellement l'un vers l'autre ? Ces paroles, je ne les compris pas, ou ne voulus pas les comprendre. Il ajouta, sur un ton plus léger, qu'il n'y avait rien à redouter de Léa : elle ne ressemblait à aucun d'entre nous...

Antoine souriait à présent d'une façon qui lui tordait cruellement la bouche. Pour la première fois, je fus sur le point de le trouver laid ; mais cette laideur, son sourire la justifiait, me faisait partager une singulière certitude : Léa mourut quelques mois plus tard. Je jubilai à part moi. D'elle il ne fut plus jamais question. Nul, sauf ma mère, ne parut affligé. Dans la chambre mortuaire, un pasteur ennuyeux prononça des paroles que je n'écoutai pas ; je ne regardai pas davantage, dans sa bière, la petite morte sur qui on me força de m'incliner. Je ne parvenais toujours pas à concevoir qu'elle fût notre sœur ; et les larmes silencieuses de ma mère m'indignaient. Antoine se pencha sur la morte et lui baisa les lèvres : ce geste, l'odeur tiède de la pièce et celle, douceâtre et fade, des fleurs et du corps, me soulevèrent le cœur. Antoine sortit derrière moi. Il glissa son bras sous le mien, m'arrêta, me fit asseoir, dans la pénombre, sur une marche de l'escalier. Il me parla de la douceur, de l'extrême douceur des lèvres de Léa, qu'il avait même effleurées de la langue, non sans effroi, comme pour y trouver il ne savait quelle humidité. A cet instant, nous étions si près l'un de l'autre qu'Antoine inclina la tête vers la mienne et, plusieurs fois, effleura ma bouche de ses lèvres en murmurant : « Ne la sens-tu pas ? Ne la sens-tu pas ? » Il riait doucement, un peu comme on se retient de pleurer. Je posai mes doigts sur ses lèvres et me mis à sangloter.

J'ai cru, lorsque j'écrivais ce livre, que je luttais contre le sommeil, qu'il me fallait le lui dérober. J'ai même pu me croire maître de mon temps, voire du Temps. Je ne m'apercevais pas que c'était le sommeil qui me donnait ce livre : un sommeil sans rêves, dont la profondeur soulignait les visages, les actes et les passions de personnages qui errent des chambres provinciales de l'enfance à l'étouffoir parisien, et des ciels crus d'Ibiza ou de Scyros à la demeure première.



9 782867 441516

Maquette : J.-P. Reissner
Photo : Minorque (Baléares).
Archives Roger Viollet.

ISBN : 2-86744-151-X
F 10151-89-4

72 F